

Mardi 18 juin 2019

Petrozavodsk

Ile Kiji

Le train

Le petit-déjeuner pris et les passeports récupérés, nous sommes des touristes au milieu de bûcherons à demi-harnachés qui attendent la navette vers les chantiers forestiers. Petrozavodsk est la capitale de la Carélie. Elle a été occupée par les Finlandais pendant la deuxième guerre mondiale et détruite suite aux combats. La population est pour l'essentiel d'origine finlandaise et allemande. C'est la ville natale de Natalia Griffon de Pleineville, historienne d'origine russe bien connue des napoléoniens.

La ville est bâtie au bord du lac Onega. En 1703, Pierre le Grand qui mène la guerre du nord contre les Suédois décide de faire de ce village une fonderie de canons. La région est facilement accessible depuis Saint-Pétersbourg par le chemin des lacs et des canaux. Il y a du bois, du fer et du charbon à proximité. Ce sera « *les usines de Pierre* ». D'autres fonderies sont construites pendant la guerre russo-turque à partir de 1777. Petrozavodsk a longtemps été un centre industriel militaire.



Aujourd'hui avec ses 270 000 habitants elle regroupe le tiers des habitants de Carélie. Cette région deux fois plus grande que le Portugal a une frontière commune avec la Finlande. La langue de Carélie est proche du finnois. Elle est parcourue par 7000 rivières et comporte 60 000 lacs. On y trouve du quartzite rouge. Nicolas 1<sup>er</sup> a donné à la France un bloc de 45 tonnes de ce matériau pour la construction du tombeau de Napoléon ! Cette pierre ressemble au marbre rouge. A Moscou la tombe de Lénine et le monument au soldat inconnu sont faits de la même pierre. Un peu partout les carrés militaires sont faits de cette pierre coûteuse, couleur du sang des héros.

*« La réalisation du cercueil minéral qui renferme les Cendres de Napoléon doit beaucoup au tsar Nicolas 1<sup>er</sup> qui autorisa la France à extraire le quartzite rouge de Kostchoka, sur une île de l'immense lac Onéga, dans l'actuelle Finlande [sic]. Le contrat d'extraction fut signé le 15 janvier 1847.*

*A l'origine Visconti [architecte lauréat du concours pour le tombeau de Napoléon] avait d'abord pensé à du porphyre: par sa couleur pourpre, il symbolise le pouvoir depuis l'antiquité. Les carrières françaises ne pouvant fournir un bloc suffisant pour qu'y soit sculpté un sarcophage, une mission conduite par l'ingénieur Louis Léouzon-Leduc (1815-1889) fut envoyée à l'étranger pour en trouver. Parvenue en Russie, elle découvrit une pierre aussi résistante et de couleur rouge-violet, semblable au précieux porphyre. Coûts élevés, transport maritime long et laborieux, construction de machines à vapeur spécifiques pour scier et polir cette pierre particulièrement dure ... aucune peine ne fut épargnée. »*

Céline GAUTIER : le tombeau de Napoléon, p 20.

Les lilas en fleurs entourent l'embarcadere où stationnent les hydrofoils. Nous embarquons pour l'île Kizhi ou Kiji. Il fait 21° C, une légère brume brouille les vitres, l'eau clapote contre la coque, tout est calme. A 9 h 15, un engrenage de grosse mécanique se met en branle, fait trembler l'embarcation. Un puissant moteur démarre. La coque de l'engin décolle de l'eau et nous voici en train de filer sur le lac Onega dans un décor d'îles et d'ilots sur fond d'eau grise.

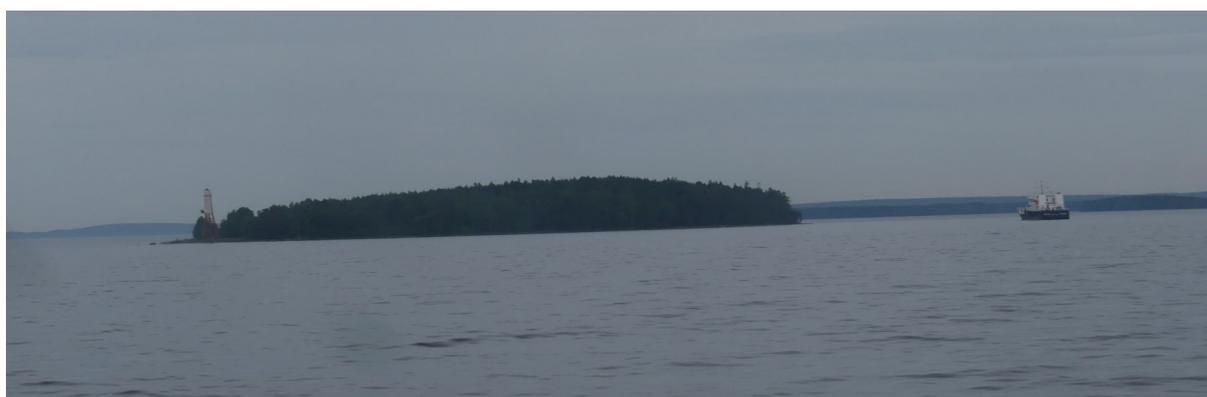
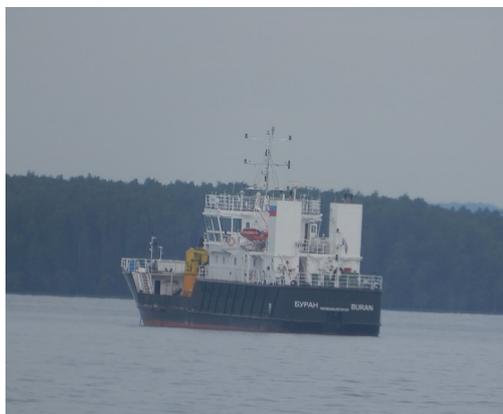


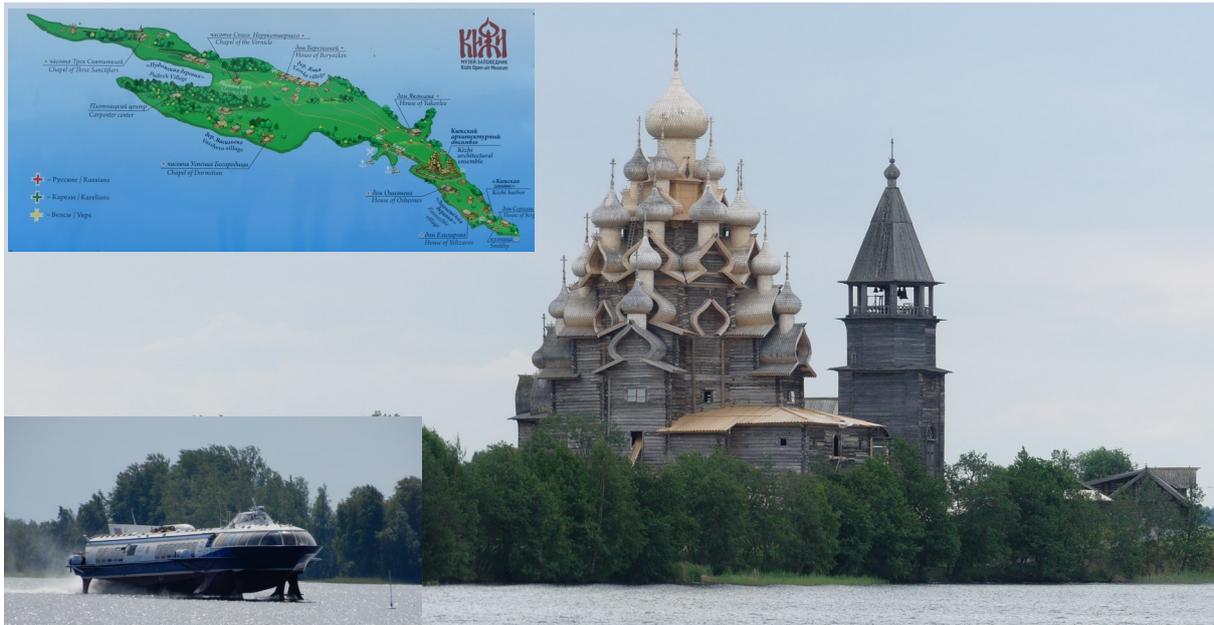
A l'horizon, point de relief, des lignes d'arbres posées sur l'eau. Dans une échancre entre deux îles, on aperçoit une autre île, encore plus loin, d'autres ilots, encore des îles, un arbre qui semble pousser dans l'eau, presque pas de bateaux, une ou deux barques.



On écoute le silence dans le grondement du moteur de l'hydrofoil. Le ciel aussi est presque vide de vie.

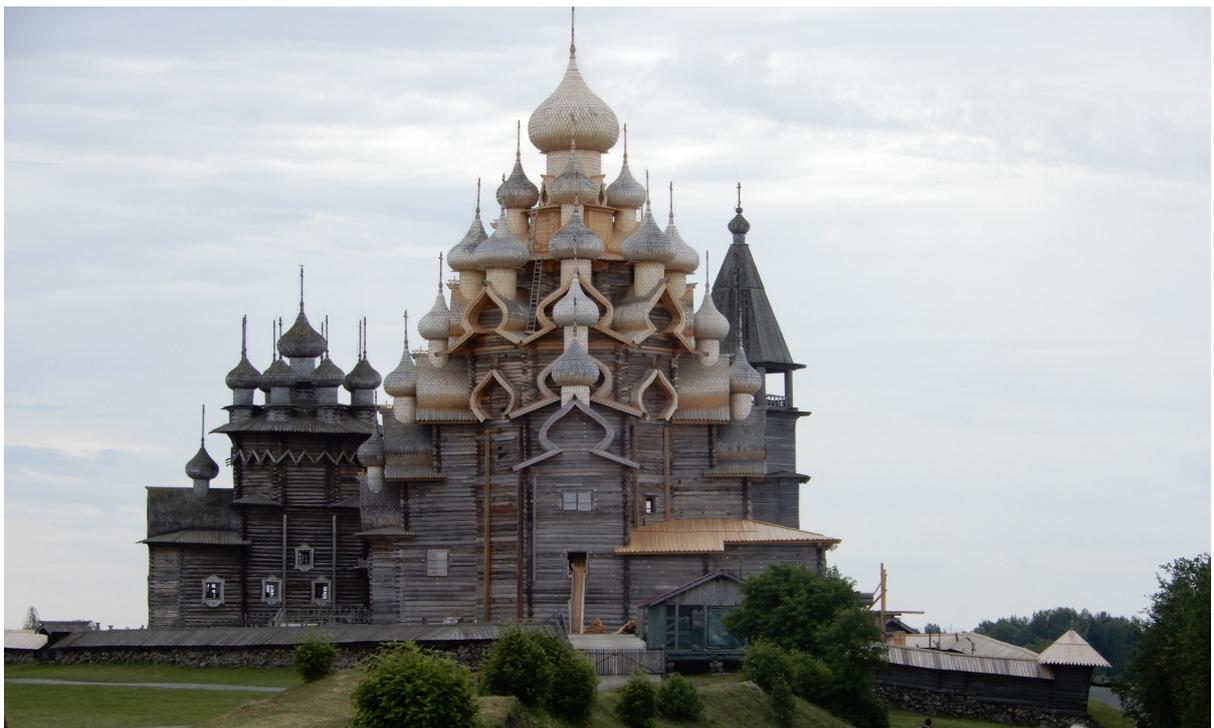
Deuxième lac d'Europe en superficie, le lac Onega couvre l'équivalent de deux départements français avec ses 9700 km<sup>2</sup>, la profondeur maximum est de 127 mètres. Il est semé de plus de 1300 îles. Le lac est au centre d'un réseau fluvial, lié à la mer Blanche par le canal de la Mer Blanche et au lac Ladoga par le Svir, il est aussi relié à la mer Caspienne et à la mer noire par la Volga. Il est gelé de décembre à mai. La plus grande île, Bolchoi Klimennetski ou Kiji, est classée par l'UNESCO pour ses églises remarquables en bois.





L'église de Kiji est en vue à 10 h 30. De loin elle nous paraît avoir des bulbes argentés ou dorés. L'île a été atteinte par des Russes venus de Nijni Novgorod au XIII<sup>ème</sup> siècle. La pression des envahisseurs mongols les avait poussés vers le nord. Ils prennent alors la place de la population carélienne. Cette île de 6 km sur 1 km est habitée depuis le XVI<sup>ème</sup> siècle. Aujourd'hui, 60 personnes y habitent en permanence. Il y a aussi 5 chevaux, 2 moutons, 1 bœuf, des poules bigarrées et des vipères.

Une centaine de touristes débarquent du bateau pour se répandre dans l'île parfaitement aménagée comme un musée en plein air. Tout est bien signalisé, distances, ce qu'il ne faut pas faire, ce qu'il faut voir, etc., ... et il y a des boutiques de souvenirs. Cette fois, peu d'asiatiques, pas de gros groupes en tous cas, des Russes surtout. Ce site est sur les circuits des monastères et des croisières fluviales. Nous ne serons pas seuls.





Une guide locale francophone, qui a bien travaillé son texte nous entraîne à sa suite. L'église a été bâtie vers 1714 on ne sait par qui. La légende dit que pour défier le diable elle fut construite en une nuit avec une hache et qu'il n'y a pas d'église semblable, qu'il n'y aura pas d'autre pareille. Elle est faite de 30 octogones superposés et son plan est d'une grande complexité. Les parois sont faites de troncs de pins équarris Les décors et les tavaillons sont en tremble, arbre plus facile à travailler. Si la légende embellit l'histoire, il est certain que la hache a été utilisée, la scie abime le bois, elle « *lui fait mal* ».

L'eau du ciel coule sur les 22 bulbes avant de tomber sur cinq séries de toits. Les 560 tonnes



de l'église reposent sur une fondation en pierre sans mortier. Elle est en perpétuelle réparation, le bois s'use. Des architectes ont décelé une déformation de la structure et ont entrepris d'empêcher l'écroulement de cet assemblage. Divers projets ont abouti à la mise en place en 1982 d'une carcasse métallique dans l'église qui la soulagerait. En 2016, une importante opération a consisté à la soulever par des vérins pour installer la carcasse d'acier. Les travaux sont encore en cours, il est prévu de la réouvrir en 2020. La centaine d'icônes de l'iconostase est en cours de restauration.

Faisant le tour de l'édifice, nous le mitraillons sous tous ses aspects, il est spectaculaire. De près on voit le bois neuf qui de loin nous semblait doré ou argenté. C'est le climat russe qui le fait devenir argenté.



Un peu plus loin, une isba a été reconstituée, maison d'un cultivateur qui abrite toutes les fonctions de la vie familiale et agricole. C'est la maison d'Oschvnev. Cette maison type d'une famille aisée comporte un espace vie familiale, la salle commune, du mobilier et des objets qui démontrent une certaine aisance.



Les photographies du début du XX<sup>ème</sup> siècle sont parlantes, le costume est européen. Dans un coin, le coin rouge (Krassi = rouge ou beau en russe), à l'opposé du poêle, l'icône familiale éclairée par un lumignon rouge, la lampada. Nadia la fille de la maison est au rouet pendant que je prends des notes, elle est peu bavarde. Dans cette pièce où vit la famille, la répartition est semblable à celle de toutes les isbas, seule la qualité des objets marque la différence. Le samovar est plus ou moins beau, il infuse la chicorée, plus tard ce sera du thé. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, on dépensait son argent de la manière suivante : en premier la nourriture, puis les robes, ensuite le thé pour le samovar et enfin



tout ce que le voisin n'a pas ; c'est ce que nous dit notre guide. Le groupe des Vosges napoléoniennes, très attentif, boit ses paroles.



Il était important de construire une pièce plus belle que la pièce commune pour accueillir les invités. Comme ici le papier peint et une bibliothèque étaient signes de réussite et de culture. Dans la pièce trône un très beau samovar. La chambre est plus rustique, un peu comme les lits clos bretons. La hauteur de plafond est d'environ 2,10 mètres. L'éclairage était obtenu par des lampes alimentées avec du bouleau et du pétrole.



Accolée à ces pièces, la grange, à la fois atelier et étable est accessible sans sortir. Les instruments agricoles sont conservés là, la barque et les filets aussi. Le bateau serait pour le transport des vaches.



En contrebas de la maison, au bord du lac, l'indispensable « Banja », le sauna, où l'on se fouette avec des branches de bouleau pour activer la circulation et le ponton pour plonger dans l'eau glacée en hiver...



La chambre

Toutes les maisons n'étaient pas riches et grandes. Le chemin du Russe est un chemin de misère, en particulier pour les femmes souvent confondues avec des bêtes de somme. Notre guide nous fait comprendre que la souffrance patiente est le fond du caractère russe.

Un peu plus loin, une chapelle nous ouvre ses portes. Un prêtre y officie deux fois par an, sinon, chaque habitant a une clé et peut s'y recueillir. Elle a deux toits, deux fenêtres et deux cloches. Un oratoire nous charme par ses clochettes qui tintinnabulent pour la prière.



Le moulin reconstruit à cet emplacement tourne sur son pivot. Pour le faire tourner, quatre hommes, deux chevaux ou une femme russe suffisaient... illustration du destin de la femme russe...

L'étendoir à foin se dresse dans le pré, il fallait faire rapidement sécher l'herbe avant de l'engranger. Toutes ces constructions simples et fonctionnelles étaient indispensables à la vie agricole.

Une autre chapelle, probablement du XVI<sup>ème</sup> siècle, ponctue la prairie-pelouse bien entretenue. Ce parc-musée est bien entretenu, les chemins faciles. Notre petit tour n'est qu'un aperçu de l'ensemble des bâtiments en bois installés sur l'île. On pourrait y passer plus de temps, flâner plus longtemps.





L'auberge en rondins est calibrée pour les touristes, le kwas y est bon. Nous avons un peu de temps libre avant de reprendre le bateau. Les boutiques de souvenirs nous tendent les bras. Le groupe s'y disperse curieux, entre, fouine, sort, entre à nouveau, refouine, ressort, satisfait et un paquet à la main. Les uns prolongent leur quête, les autres vont et viennent, commentent leurs emplettes. Les plus sages, assis sur un banc de bois, face au soleil, observent le mouvement de ces électrons dont certains sont très libres. La chasse aux moustiques est une autre activité du groupe, collective, efficace. Le groupe des « assis » parvient à repousser l'attaque à coups de casquettes et de tapes sans négliger l'usage des armes biologiques à la citronnelle. Un corbeau insolent et un chat de bois nous observent, pauvres touristes que nous sommes.





Le retour est plus agréable que l'aller. Le soleil est de la partie, l'eau a viré au bleu. Le paysage est magnifique, on profite de cet intermède pour prendre un peu de repos.

Le bus nous reprend place Kirov Seguei pour nous conduire à la gare via le théâtre, la place Karl Marx, la place Lénine, la cathédrale Alexandre Nevski. Lénine est en granit cette fois, il paraît pressé, a-t-il manqué le bateau ou va-t-il prendre le train pour Saint-Pétersbourg ? L'université de la ville compte 16 000 étudiants dont beaucoup d'étrangers, la scolarité y est moins chère qu'à Saint-Pétersbourg. Place Gagarine, le rouge, le vert et le bleu du drapeau de la Carélie - chaleur, coopération et unité entre les peuples, forêts et eau du lac - claquent au vent sur les édifices publics. Lénine s'assure que nous partons.





Le train arrive en gare, 30 minutes suffiront pour contrôler et caser le groupe des Français. Une fois installés et bercés par les cahots du train qui semble devoir compter avec application chaque rail, nous retrouvons la routine du voyage en train. Lentement, il pénètre dans la forêt, interminable. Celui-ci va jusqu'à Mourmansk sur la mer de Barentz, là où la flotte soviétique rouille, coule et survit. Un marin Russe nous dira plus tard qu'il se baigne sans crainte à Mourmansk, qu'il n'y a pas de danger d'irradiation. En se penchant, on peut mesurer la longueur du convoi, les voitures grises soulignées de rouge



scintillent dans la lumière du soir. Le rythme du train est interrompu par des haltes. Sur le quai, quelques voyageurs descendent, quelques-uns montent, des paysannes vendent du poisson frais.

*« Sur le quai est arrivé un petit groupe de femmes avec des casseroles pleines de mûres et de myrtilles. Elles les vendaient dans des gobelets en carton ou de vieilles barquettes à glace... Je lui ai demandé d'où elle venait. La gamine a indiqué un immeuble jaunâtre derrière la gare. De cette maison là-bas ? Non, elle venait d'un village qui se trouvait derrière à environ cinq kilomètres. Tous les matins, elle partait de là-bas à quatre heures pour vendre ses myrtilles à la gare. Elle avait onze ans. Non, elle n'était jamais allée aux îles Solovski, elle n'était jamais sortie de son village, sinon pour rejoindre la gare de chemin de fer ».*

Claudio Guinta : Solovski, p 81-82.



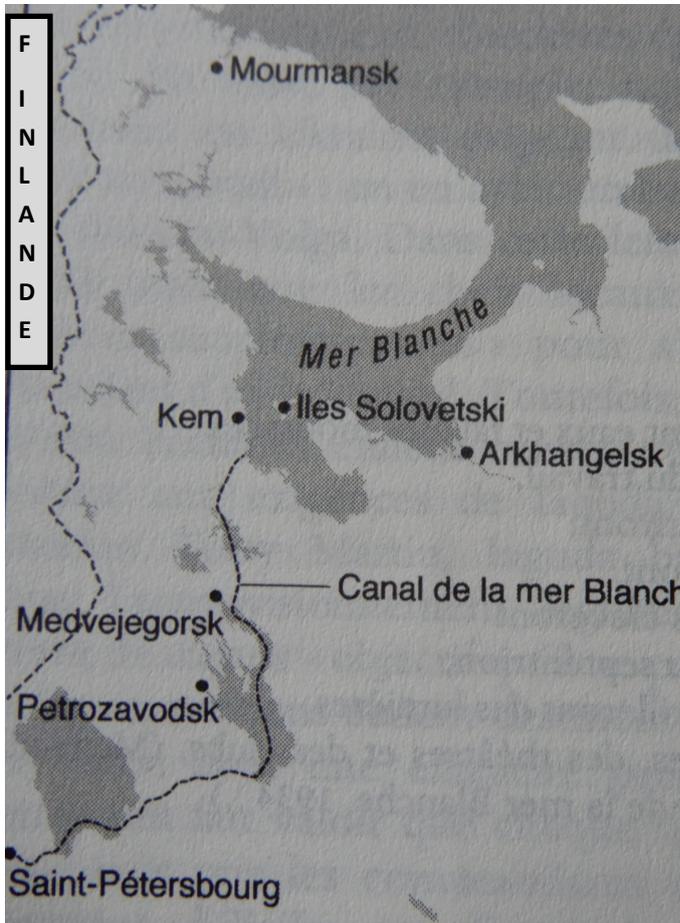
Dans chaque voiture un personnel est préposé au samovar et à notre confort. Il est chargé de vendre des petits objets publicitaires des chemins de fer russes, des friandises et des boissons. Nous lui achetons un verre à thé aux armes des chemins de fer russes. C'est-à-dire que nous achetons le contenu et le contenant. Autrefois ces supports de verres étaient en argent, nous indique Simon.



C'est une fois de plus des bouleaux, des marécages, des résineux, des rivières et des lacs et quelques maisons de bois de guingois. Le soleil tarde à se coucher et laisse traîner assez de magnifiques rayons pour nous éclairer à l'arrivée en gare de Kem, gare d'arrivée pour les îles Solovetski. Nous sommes presque à destination après avoir parcouru 900 kilomètres depuis Saint-Pétersbourg.



Demain matin nous prendrons le bac. Erreur, aujourd'hui, dans quelques heures. Il est en effet plus de minuit. Après avoir escaladé et hissé les bagages dans un escalier étroit et haut perché qui enjambe les voies, le groupe s'entasse dans un autobus brinqueballant qui nous conduit en 20 minutes à l'hôtel où nous attend le personnel de la réception. La lumière du ciel est laiteuse, sans relief, un peu jaunâtre, il fait jour. Il est minuit trente. Aucune difficulté pour disperser le groupe dans les chalets de l'hôtel, vite on se couche. Dans quelques heures il faudra prendre valises et paquets, quitter la Carélie et entrer dans l'univers du Goulag. Aujourd'hui, nous n'avons pas parlé de Napoléon, mais nous n'oublions pas notre objectif : retrouver Tournal.



Situées en mer Blanche dans la baie d'Onega, les îles Solovetski appartiennent à l'oblast d'Arkangelsk. L'île Solovki est la plus grande.

Superficie totale 347 km<sup>2</sup>

968 habitants (2002)

2,8 h / km<sup>2</sup>

Latitude 65° N (= Islande)

Cercle polaire arctique N: 66° 33'